SEPTIÈME ANNÉE N° 49 — DIX CENTIMES — DU 5 AU 11 AVRIL 1902

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe.

Ex-journal LA RÉVOLTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 4, Rue Broca, 4. — PARIS, (Ve)

A NOS CORRESPONDANTS

Dorénavant, adresser toute correspondance à notre nouvelle adresse, 4, rue Broca-Ve.

***

Pour les causes que l'on devine, nous n'avons pas de supplément cette semaine.

LA FOIRE ÉLECTORALE

La foire électorale fait s'agiter déjà les trafiquants de la « souveraineté populaire ». A considérer seulement les impudents agissements de la Chambre, les déclamations creuses et effrontées des députés, soucieux d'illusionner leur clientèle par de fallacieux projets de loi, ou d'alléchants articles additionnels, il serait des plus faciles de dégager la moralité du monde et des mœurs parlementaires. On ne peut qu'être frappé, à la veille de cet appel à la goujaterie publique, de l'essentielle préoccupation du chauffage de la réélection, qui domine les attitudes, les démonstrations, tous les faits parlementaires.

C'est le digne premier acte de la bouffonne et écœurante comédie de la participation du peuple au pouvoir et à la direction de la chose publique. Voilà, certes, qui nous fait bien augurer de la valeur des éléments de cette consultation nationale, et de la qualité des opérations des candidats dans leurs circonscriptions.

En haut lieu, où s'exerce le pouvoir, où s'organise la prépondérante corruption, où se centralise la sujétion à la force politique et économique, c'est la pression gouvernementale s'insinuant perfidement par toutes les voies de l'Administration, et décidant du vote de la gent fonctionnaire et de l'autre fraction aspirante, toutes deux asservies à l'Etat, le grand maître dispensateur des malsaines joies comblant les lamentables aspirations de l'honneur, de la vanité et des intérêts bourgeois.

A un degré plus bas, ce sont les chefs de parti qui se concertent, déterminent et fixent les compromissions, indiquent les louches tactiques, créent les trusts électoraux, selon le principe du plus grand avantage, et lancent les prestigieux mots d'ordre, alors que, dans chaque circonscription, la chasse à l'électeur, violente ou doucereuse, obscure ou tapageuse, revêtira toutes les formes de la flagornerie, du mercantilisme et du charlatanisme humain.

En le débordement d'appétits de cette curée aux mandats, c'est la culture intensive de la corruption et de la mystification du peuple, par la provocation d'espérances illusoires, nées de la redondance des discours et du mirage des programmes.

Or, c'est par cette consultation de la volonté populaire que le Pouvoir et l'Autorité établissent la légitimité de leur existence et la consécration de leur nécessité sociale. Et, alors même que le mode consultatif serait empreint de la plus nette loyauté, alors même que le suffrage universel aurait atteint le but rêvé par ses inspirateurs, c'est-à-dire la participation vraie de l'individu au pouvoir politique, en est-il, parmi cette nuée de candidats, qui aient médité jamais sur la valeur sociale et morale du principe même d'autorité !

Quel est celui de nos aspirants à la représentation, dont les titres et diplômes remplacent le savoir et la sagesse, qui fut, quelque jour, préoccupé de cette interrogation : Est-il juste ou arbitraire, utile ou nuisible à l'humanité qu'un pouvoir fût constitué et que l'autorité s'exerçât, en vue de l'ordre social ? Et les parlements comptent, en nombre, des médecins et des professeurs, des académiciens et des penseurs ! En une époque où la science et la philosophie n'ont plus que des disciples : l'ironie est amère.

Et les tartuffes du socialisme politique suivent, ou mieux précèdent le mouvement de la tradition autoritaire et légale. Jadis, cependant, alors qu'il n'était que le « commis voyageur » des idées nouvelles, l'esprit de Guesde sut entendre que le droit politique, acquis du suffrage universel, n'était qu'un vain mot s'il n'était complété du pouvoir économique, toujours étranger aux possibilités prolétariennes.

Dans l'agitation électorale, le clan socialiste actuel ne se distingue de ses antagonistes bourgeois que par l'ardeur furieuse de sa convoitise du pouvoir. Il ne sait employer que les procédés classiques du bourgeoisisme : il taillera sa part, en l'ignorance des foules, par une veule flatterie des éléments rétrogrades de leur mentalité.

La pensée socialiste, qui fut belle d'audace en ses investigations sociales et intellectuelles, est désormais subordonnée, opprimée jusqu'à l'agonie, par les quelconques préoccupations électorales d'hommes et de parti. Mais que ces sots ou ces aigrefins de la politique se démasquent mieux, par l'exposition des tares de leurs concepts et de leurs moyens d'action, nous nous en réjouirons. La fin du parlementarisme et la vanité du suffrage universel affirmeront la banqueroute du socialisme autoritaire.

En cette époque de transition et d'indécision inquiète et apeurée où, confusément, les systèmes et les idées contradictoires se heurtent et se confondent en une mêlée inextricable, sous l'empire des intérêts, des mentalités diverses, des postulats légers ou forts, des conceptions ataviques, notre pensée, dans sa libre et virile recherche, s'est nettement dégagée de la mentalité actuelle et, en la cacophonie des enseignements de la tradition et de l'esprit bourgeois, distinctement, a inscrit sa protestation libertaire à une page blanche du livre humain.

L'Autorité est à la fois cause et sanction du désordre social et de l'oppression de l'individu, qu'elle soit exercée par une minorité ou par la volonté de tout un peuple. A la vieille formule du gouvernement des hommes par les hommes, nous opposons le droit, la nécessité de la liberté totale de l'individu, soustrait à la tutelle de tout pouvoir organisé, et aspirant, sous l'impulsion même de son énergie et de son initiative, au développement le plus harmonieux de ses facultés. Par là, la pensée anarchiste condamne le suffrage universel, principe en vertu duquel s'exerce le pouvoir démocratique, la dernière expression de l'Autorité — oppressive par essence.

CH. DACTIL.

UN GOUVERNEMENT DE MOUCHARDS

Les socialistes au pouvoir deviennent les plats valets des basses œuvres des monarchistes. Les Millerand et les Waldeck tiennent à en fournir la preuve chaque jour.

Ces temps derniers ils ont fait arrêter le camarade Vezzanni, d'après les ordres de leur maître d'Italie, et l'ont expulsé, ou livré, nous ne savons.

En même temps on arrêtait un Belge, le camarade Scarceriaux, qui demanda à aller en Suisse. Malgré ses protestations, il a été remis entre les mains des gendarmes belges, comme anarchiste.

Comme il n'y avait pas d'autre charge contre lui, force a été de le relâcher. Mais la *Ligue des Droits de l'homme* ne pourrait-elle pas entreprendre une campagne pour amener l'opinion publique à faire comprendre à nos gouvernants, qu'il y a un terme, même aux saletés gouvernementales.

J. GRAVE.

DE L'ORIGINE ET DE L'EVOLUTION

DU CONCEPT « DIEU »

Une loi domine toute la cosmologie, c'est la loi de conservation, qu'elle s'appelle éternité de la matière ou conservation de l'énergie. Elle se déduit de tous les faits, de toutes les lois de la physico-chimie actuelle. Elle n'est donc plus à prouver aujourd'hui. Dans la matière organisée, cette loi s'appelle l'instinct de conservation de l'individu.

Source gallica.bnf.fr / CODHOS

Toute la psychologie individuelle ou sociale en dérive. Le concept « dieu », comme les autres concepts dits métaphysiques, n'en est que l'extension. Cet instinct de conservation de l'individu est inconscient dans la masse d'albuminoïde qui est le premier terme de la matière organisée, mais tel qu'il est, il existe. Nous en trouvons même une modalité dans la matière inorganisée (la matière brute de l'ancienne philosophie). Ainsi, quand on opère des tractions sur un barreau métallique jusqu'à amener une cassure, immédiatement s'opère à l'endroit affaibli un travail intense de réparation. Et, à de nouvelles tractions, la cicatrice sera suffisante pour que la cassure se produise à un endroit différent des précédents. Cet instinct de conservation individuelle ne nous intéresse vraiment que lorsque la conscience apparaît dans un organisme, c'est-à-dire lorsqu'il y a différenciation des tissus en éléments nerveux. Alors, au fur et à mesure que le système nerveux se complique, la mentalité de l'animal se perfectionne et cet instinct de conservation, de simple réflexe ou tropisme, devient raisonné. L'animal évite tout ce qui est danger et recherche tout ce qui lui est défense. Tout ce qui lui est inconnu ou inexplicable est un danger et, jusqu'à preuve du contraire, sera considéré comme tel. Par exemple, terreurs de l'animal perdu, surtout quand vient la nuit. Frayeur du chien devant un objet inanimé qui semble le poursuivre (feuille agitée par le vent). Hurlement du même chien à la lune qui le terrorise parce qu'il ne peut se l'expliquer. Certains peuples primitifs en sont encore là. C'est le premier stade de la religiosité : l'animisme.

De l'instinct de conservation découle aussi directement le regret de la mort. Le désir de l'immortalité apparaît ainsi très naturel à des écorces cérébrales peu évoluées et surtout ignorantes du « post-mortem ». La mort n'est d'ailleurs pour beaucoup de ces primitifs qu'un sommeil prolongé. C'est toujours de l'animisme.

D'autre part, par une opération mentale analogue à celle du chien animant un objet inanimé, l'homme primitif considère tous les phénomènes naturels qui l'entourent et qui lui sont inexplicables comme le fait d'êtres analogues à lui, d'êtres qui entrent en concurrence vitale avec lui, qui sont par conséquent un danger.

Les dieux sont créés. Dieux grossiers et combien anthropomorphes. L'évolution du concept « dieu » est dès lors celle de toutes les autres créations du cerveau humain, se perfectionnant à mesure que ce cerveau se perfectionne lui-même.

Et du fétiche au concept métaphysique des philosophes déistes nous trouvons toutes les transitions possibles. Puis le concept philosophique devient tellement vague qu'il disparaît dans le panthéisme. Quant aux dieux des religions, ils sont encore, pour l'immense majorité des croyants, de simples anthropoïdes. Tel le Dieu des chrétiens, vénérable vieillard à barbe blanche dont on achète les faveurs en entretenant les prêtres qui prétendent l'entretenir.

Nous n'avons voulu, dans ce court et rapide exposé, qu'indiquer combien il est facile de trouver l'origine de Dieu dans le principe de conservation de l'individu, laissant à chacun la possibilité de chercher et d'étudier tous les développements que comporte la question.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE : *Büchner*, L'homme selon la science, 1878 ; — *Letourneau*, L'évolution religieuse dans les races humaines, 1900 ; La psychologie ethnique, 1901 ; — *Le Dantec*, Théorie nouvelle de la vie, 1896 ; Le déterminisme biologique, 1897 ; — *Hæckel*, Les énigmes de l'univers, 1901 ; — *Finot*, La philosophie de la longévité, 1900 ; — *Ribot*, Psychologie des sentiments, 1899 ; Essai sur l'imagination créatrice, 1900 ; Evolution des idées générales, 1897 ; — *J. Soury*, Le système nerveux central, 2 vol., 1899.

Le camarade Fromentin nous communique la *Lettre ouverte* qu'il vient d'adresser à Waldeck-Rousseau. Nous en extrayons les passages suivants :

A la suite des assommades à la Bourse du Travail du 2 mars, vous allez accorder des médailles de sauvetage aux agents qui s'y sont distingués, comme vous en avez accordé aux agents Hendricq, Ducorroy, etc., après la grève des tulliers de Calais, aux gendarmes de Chalon-sur-Saône, aux fusilleurs de la Martinique sans doute et aux brutes policières pendant la grève de Marseille.

. . . . . .

Il est féroce, sanguinaire et bien bourgeois, de vouloir donner un bout de ruban, une récompense à ces haines profondément regrettables.

Cette décoration qui s'étale déjà et va s'étaler sur la poitrine de ceux qui blessèrent ou tuèrent leurs frères, de ceux qui assommèrent des ouvriers luttant pour le droit au travail, c'est-à-dire le droit à la vie ; cette décoration n'est plus le signe du dévouement et du courage, mais celui de la cruauté, de la haine et de la sauvagerie.

Cette médaille dont vous m'avez gratifié en 1881 pour acte de courage et que je ne porte pas d'ailleurs, ayant le plus profond mépris pour ces ridicules hochets de domestication, je n'en veux plus, ne voulant pas être assimilé à ceux qui la reçurent en récompense de leur participation à ces criminels conflits.

J'anéantis ce brevet qui porte votre signature parce que le nom de Waldeck-Rousseau me rappellerait de trop tristes événements.

Je n'espère pas malgré cela oublier jamais que vous fûtes le défenseur du panamiste Eiffel et que votre plaidoirie se terminait par une phrase qui suffirait à déshonorer un homme politique dans un milieu gouvernemental, si toutefois, dans ce milieu, les sentiments d'honneur pouvaient répondre à quelque chose de sain et de propre.

« Et vous acquitterez Eiffel », disiez-vous aux juges, « en réservant toutes vos rigueurs pour ceux qui ne pardonnent pas à cet homme d'avoir fait à la grande humiliée de 1870, l'aumône d'un peu de gloire ! »

Ah ! ces rigueurs que vous sollicitiez jadis pour les dépouillés, les volés du Panama, vous ne les avez pas oubliées depuis que vous êtes au pouvoir ! les poitrines trouées, les crânes défoncés en sont la lugubre et funèbre attestation !

Aussi votre nom est pour moi évocateur de sang, de haine et de trahison républicaine, je le rejette du pied, car j'aime ce que vous haïssez : l'éternel opprimé ; et je hais ce que vous adorez : l'éternel oppresseur ! cette féroce bourgeoisie à laquelle nous appartenons tous les deux.

MOUVEMENT SOCIAL

France.

ASSASSINAT LÉGAL. — La semaine dernière a été fusillé à Oran, dans des conditions particulièrement odieuses, le soldat Guiguen. Voici comment les journaux racontent cet assassinat extra-légal :

Guiguen est arrivé au poteau d'exécution d'un pas ferme, le cigare aux lèvres, causant avec l'aumônier avec des gestes animés. Il refusa le bandeau sur les yeux, s'agenouilla lentement et cria aux hommes du peloton :

— Vous pouvez y aller dare-dare.

Après le feu de salve, Guiguen, qui n'avait pas été tué, replia ses bras lentement autour de sa poitrine, comme pour comprimer la douleur qu'il ressentait. Un premier coup de grâce lui fut donné immédiatement. Le major, accouru, ordonna un deuxième coup de grâce.

La foule a été très impressionnée par cet incident. Guiguen, qui comptait une vingtaine d'années de service, laisse une veuve et un enfant.

Guiguen avait femme et enfant comme Dreyfus, mais il n'avait pas ses millions : les bonzes de la « Ligue des Droits de l'homme » n'ont même pas eu un mot de protestation. Quant à Loubet, qui avait le pouvoir d'empêcher ce crime ignoble, vraiment à sa place je ne dormirais pas tranquille.

***

DÉFENSE RÉPUBLICAINE. — A la suite d'une conférence donnée, il y a une huitaine de jours, à Marseille par notre camarade Liard-Courtois, le parquet de cette ville a lancé contre lui un mandat d'amener, pour, dit la prose policière, « apologie de crimes ».

Arrêté à Toulon, notre camarade sera transféré à Marseille pour être mis à la disposition du juge chargé des poursuites.

Libertad, arrêté, comme l'on sait, à la suite du meeting des sans-travail, est toujours en prison sans que l'on sache exactement ce qui lui est reproché. La gueuse républicaine ne lâche pas facilement sa proie.

***

Mouvement ouvrier. — Les journaux socialo-ministériels mènent grand bruit à propos de l'application au 1er avril de la loi du 30 mars 1900 sur la durée du travail. Je rappelle que cette loi dit que la journée de travail sera réduite à dix heures et demie dans les usines occupant des hommes, des femmes et des jeunes gens au-dessous de dix-huit ans.

Il est certain qu'en fait, la diminution de la journée de travail est une bonne chose, mais il y a lieu d'examiner ici si la « loi » atteint bien son but, et si cette loi faite en faveur des ouvriers ne se retourne pas contre eux. En effet, avant même qu'elle ne soit applicable, Messieurs les exploiteurs prennent leurs dispositions, et déjà, dans plusieurs endroits, il y a menace de grève. A Tourcoing, à Reims, les patrons rabaissent à dix heures et demie la journée qui était précédemment de 11 heures, mais entendent diminuer les salaires dans des proportions identiques à celles de la diminution de la journée de travail, et comme il est probable — cela a été maintes fois prouvé par l'expérience — que la production sera la même en dix heures et demie qu'en onze, tout le bénéfice en reviendra en dernier ressort à Messieurs les exploiteurs. Ici encore, je ne crois pas à l'efficacité de la loi, mais à la volonté des travailleurs, qui n'obtiendront en réalité une diminution du temps de travail que lorsqu'ils seront bien décidés à l'imposer à leurs employeurs.

Dans certaines industries, la loi aidera au développement du travail à domicile, de beaucoup le pire de tous, et comme la loi en question vise surtout le travail des femmes, rien ne sera plus facile. Là, pas de surveillance possible ; l'ouvrière peut travailler douze, quinze, dix-huit heures, la loi n'y peut et n'y pourra rien. C'est ce qui a du reste lieu dans nombre de magasins parisiens. La femme ouvrière ira le matin chercher le travail qu'elle reportera le lendemain, et elle travaillera chez elle autant d'heures que ses forces le lui permettront. Contre cela la « loi » reste impuissante, si bien que la malheureuse femme se trouve plus exploitée qu'avant. Ailleurs, de gros industriels se décharger ont des soucis immédiats de la production sur des entrepreneurs qui, eux, détailleront le travail à domicile dans le plus grand nombre de mains possible, ce qui aidera encore admirablement à la baisse des salaires.

Tel sont quelques-uns des résultats immédiats des lois dites de « protection ouvrière » qui, en dernier ressort, se retournent contre ceux au profit de qui elles ont la prétention d'être faites.

J'aurai certainement l'occasion d'y revenir et rien ne me sera plus facile d'illustrer ma thèse par des exemples. Seuls les partisans de l' « union des classes », les apologistes de l'entente « du capital et du travail » pourront alors nier l'évidence.

***

La semaine dernière s'est tenu à Paris un Congrès de syndicats « jaunes ». Rien de bien important du reste dans ces agapes fraternelles où curés, exploiteurs, ex-socios et anciens mouchards se donnaient la réplique pour faire croire, à quelques pauvres diables fourvoyés dans cette sentine, qu'il s'agissait de discuter leurs intérêts. Et j'avoue que ces malheureux discutant avec leurs exploiteurs sur la meilleure façon de se faire tondre m'inspirent beaucoup plus de dépit que de colère.

Par contre, je m'étonne fort du dépit dont font montre certains « *rouges* » à l'égard des moutons « *jaunes* », car après tout ces derniers ne cherchent qu'à mettre en action les théories si chères à leur patron Millerand, cette alliance du « capital et du travail » qu'il ne cesse de préconiser. Les lois qu'il leur prépare — arbitrage en cas de grève, conseils supérieurs et inférieurs, subventions de toutes sortes, etc., etc., — ne tendent en dernière analyse qu'à cela, et je m'étonne, encore une fois, de leur dédain envers des gens avec qui, en définitive, ils sont si bien faits pour s'entendre.

P. DELESALLE.

Russie.

Pétersbourg, 3/16 mars.

Grandiose manifestation populaire à Saint-Pétersbourg. — On sait que l'Eglise orthodoxe russe voue à l'anathème tous les apostats qui se sont rendus célèbres à travers l'histoire, de même que les traîtres de l'Empire et les révolutionnaires contre l'absolutisme. Cette solennité a toujours lieu dans les églises russes le premier dimanche du carême, après la célébration de l'office divin. (Les Pâques russes ne coïncident pas avec cette fête à l'Occident.)

Or, les étudiants choisirent ce même jour pour protester contre le régime autocratique dans une grandiose manifestation. Déjà depuis huit jours ils répandaient des proclamations dans lesquelles ils invitaient le public à se rendre en masse à cette manifestation magnifique et ils en indiquaient l'heure et le lieu. En même temps ils envoyèrent, aux officiers de différents corps, des manifestes, en invoquant l'exemple de leurs aînés qui, en 1825, avaient résolu de jeter bas l'absolutisme et en les suppliant de ne pas faire tirer sur la foule, mais de venir, au contraire, fraterniser avec elle.

En effet, pendant que les prêtres criaient leur anathème devant un petit nombre d'assistants à la grande cathédrale de Saint-Isaac, une foule nombreuse se portait vers la perspective Nevski, la plus longue et la plus vaste rue de Pétersbourg, désignée comme lieu de la manifestation. On y remarquait des ouvriers en masse avec leur costume des dimanches et un grand nombre d'étudiants portant l'uniforme adopté par chacune des hautes écoles auxquelles ils appartenaient. Les moins rares étaient ceux de l'université, déjà passablement décimés par les précédentes arrestations pour cause de grève avec obstruction et de leur démonstration dans la Maison du peuple le 9/22 février. Bientôt la foule devient si compacte entre la rue *Sadovaïa* et le quai du *Canal de Catherine* que les omnibus et les fiacres réussissent à grand'peine à se frayer un passage.

Cependant la police avait pris ses mesures d'avance. Des agents de ville à cheval et à pied et des gendarmes armés jusqu'aux dents et munis de nagaïkis furent, par groupes, postés dans les cours des maisons situées sur toute la partie de la perspective que devaient occuper les manifestants.

A midi précis, apparaissent plusieurs escadrons de gendarmes qui se mettent en devoir de refouler les manifestants sur les trottoirs et surtout dans les rues adjacentes. Mais, en ce moment même, au milieu des manifestants qui se trouvent en face de l'Hôtel de ville, on voit hisser un drapeau avec l'inscription : « A bas l'autocratie ! » Toute la foule l'acclame ; des hurrahs frénétiques partent des poitrines, des casquettes et des bonnets sont lancés dans l'air, l'enthousiasme est au comble.

Le spectacle est imposant.

Involontairement on reporte sa pensée à cette époque, encore si peu éloignée, alors que le jeune autocrate pouvait recueillir des manifestations de ce genre en sa faveur et qui étaient dues à l'expansion du sentiment d'un peuple confiant en sa puissance, espérant des réformes bienfaisantes.

Les gendarmes chargent la foule, s'élancent de ce côté pour arracher des mains de l'étudiant, qui l'avait arboré, le drapeau séditieux, mais on voit aussitôt flotter sur un autre point, presque en face de l'église catholique, un autre drapeau pareil au premier, également acclamé par la foule.

Sabre au clair, les gendarmes se précipitent sur les différents points desquels partent les hurrahs enthousiastes, frappent et arrêtent les manifestants.

Il faut, cependant, faire observer que cette fois, pour réprimer la manifestation, ils frappaient avec leur sabre à plat ou distribuaient des coups de nagaïkis, en évitant de blesser grièvement et en portant leurs coups non sur le public, mais seulement sur les manifestants qui poussaient des hourras, entonnaient des chants révolutionnaires ou sur ceux qui stationnaient sur place. Les personnes qui en furent atteintes subirent des contusions. Les coups de sabre leur occasionnèrent des tumeurs et les coups de nagaïkis de larges cicatrices au corps. Il y eut deux blessés que l'on dut emporter à l'hôpital. La police et les portiers n'usèrent que de leurs poings. Plus de cent arrestations furent opérées.

On remarquait aussi l'absence complète des cosaques, à la brutalité desquels le gouvernement avait recours jusqu'ici, toutes les fois qu'il y avait rassemblement dans la rue. L'absence de cet élément féroce est certainement due à l'indignation profonde que souleva en Russie et dans l'Europe entière son intervention sanglante et les tueries qui s'en suivirent pendant la manifestation de l'année dernière sur la place Kazan.

Cependant, l'ordre fut rétabli dans l'espace de deux heures environ. Les manifestants, qui gardaient une attitude très digne et tout à fait calme, furent dispersés. A 2 heures et demie, dans l'après-midi, la perspective Nevski offrait libre passage au landau de l'impératrice douairière ; le grand-duc Constantin l'a suivie quelques minutes après.

La perspective Nevski demeure animée pendant le reste de la journée par de nombreux promeneurs, non sans qu'il y eût, d'ici de là, quelques altercations avec la police.

*
* *

Moscou. — Tolstoï se voyant au seuil de la tombe, ne veut pas quitter ce monde sans adresser ses derniers enseignements et ses dernières exhortations à tous ceux qui sont appelés à jouer un rôle social en Russie. Il fait écrire sous sa dictée de longues épîtres aux officiers de l'armée, aux étudiants, aux ouvriers, etc.

Cependant la police guette le moment où il rendra son dernier soupir. Il y a quelque temps, alors que parvenaient des nouvelles alarmantes sur la santé du grand écrivain, elle avait répandu le bruit de sa mort, pour voir l'effet que produirait cette nouvelle sur les esprits. Mais les admirateurs du malade, se doutant d'une manœuvre policière, la déjouèrent aussitôt. En effet, les amis intimes de Tolstoï à Moscou, qui se trouvent en relations télégraphiques avec la famille, purent leur donner des nouvelles rassurantes.

A Moscou, seuls les étudiants arrêtés sont au nombre de huit cents ; les prisons et tous les postes de police sont remplis. Cependant les arrestations continuent. La police subit un tel surmenage de travail, que les particuliers ne peuvent arriver à faire légaliser leurs signatures, formalité pourtant indispensable dans toutes les transactions au jour le jour.

Egypte.

Le Caire. — A ceux qui connurent le camarade Silvio Tamberi, nous avons le regret d'annoncer sa mort.

Silvio Tamberi était âgé de 28 ans. Certes la tuberculose ne pardonne pas facilement, mais si notre ami avait pu se soigner et se reposer au lieu de travailler jusqu'au dernier moment, il serait encore parmi nous. — C'est la science qui l'enseigne, mais l'organisation sociale qui dénie ce droit aux travailleurs.

Roberto d'Angiò.

Etats-Unis.

De l'*Union des travailleurs*, de Charleroi :

Lundi, un nègre, nommé T. James, paraissait devant le juge Ely, de Suffolk, Va., et fut trouvé coupable d'avoir volé du charbon à la Compagnie de chemin de fer Norfolk and Western. Au grand étonnement et désappointement des représentants de la Compagnie, le juge refusa de condamner le voleur, disant que, par les froidures qu'il fait, ce n'est pas un crime de voler du charbon, quand on est trop pauvre pour en acheter.

Voilà au moins un juge qui paraît comprendre que la vie humaine est plus sacrée que la propriété.

Finlande.

L'administration gouvernementale russe vient de supprimer le journal finlandais de Nibourg : *Vupurin Samonat Suspifus*, d'en suspendre six autres pour trois ou quatre mois, d'infliger des avertissements à cinq journaux du même pays, par suite d'articles hostiles à la russification de la Finlande.

En outre, un censeur a été congédié de son service et deux autres suspendus temporairement de leurs fonctions pour avoir manqué de rigueur envers certains de ces journaux.

Allemagne.

Londres, 7 mars. — Le *Morning Leader* se fait télégraphier de Berlin que le nombre de marins déserteurs dans la marine allemande augmente dans des proportions alarmantes. En l'espace de douze mois, ce nombre a été de 2.704.

Autriche.

Trieste, 7 mars. — Au cours de la dernière émeute, des soldats auxquels on avait commandé de tirer sur le peuple, firent feu en l'air.

L'autorité militaire ouvrit sur cet incident une enquête qui vient d'aboutir au changement de garnison du 97e d'infanterie de Trieste.

Ce régiment, composé en partie d'Italiens, sera envoyé à Lubiana.

Ces deux dépêches étant extraites de la *Patrie*, nous espérons qu'elles sont vraies malgré cela.

La Havane.

On nous communique la lettre suivante :

3 mars 1902.

Compagnons, nous vous prions de vouloir bien insérer cette lettre dans votre journal.

Le dimanche 2 mars a été célébré au théâtre de l'Alhambra, à la Havane, un meeting de protestation, pour affirmer notre solidarité morale et matérielle avec nos compagnons de Barcelone et du reste de l'Espagne, victimes de la bourgeoisie.

Dans ce meeting il a été décidé par acclamation, au nom des Fédérations de l'île, de déclarer la grève le 1er mai dans tous les ports d'Amérique et d'Europe, contre tous les vaisseaux espagnols sans distinction d'armateurs, si à cette date on n'a pas remis en liberté tous les travailleurs espagnols emprisonnés pour des questions ouvrières, et de persévérer dans la grève tant qu'il en restera un seul détenu pour les motifs indiqués.

Il est nécessaire de publier la nouvelle, afin que tous les compagnons du monde avisent aux moyens de concourir au même but.

A vous et à la R. S.

Rafael Cusido.

Adresse : Rafael Cusido, paseo de Tacon, 195, Havana.

CORRESPONDANCES ET COMMUNICATIONS

Aux serres de la ville, Cours-la-Reine, exposition des *Artistes indépendants* jusqu'au 4 mai. Entrée : 0 fr. 50 le dimanche.

*
* *

Sommaire du *Jean-Pierre*, n° 9 : *Jean Lourdaud*, J. Zschokke. — *Conte grec*, A. Ephtaliotis. — *Le Pot de crème*, André Spire. — *Une visite dans une imprimerie*, E. Gauthier. — *Monsieur Matou et les circonstances de sa vie*, René Salomé.

*
* *

Groupe de Propagande antimilitariste de Paris (G. P. A. P.) :

Affichage gratuit. Avis aux propagandistes. — Le G. P. A. P. vient de faire paraître en vue de l'affichage *sans timbre* (*candidat pour la forme*) pendant la période électorale une affiche double raisin, simili officielle, reproduction d'un extrait du *Journal Officiel*, relatant les actes de cruauté et les atrocités commises à Biribi et portés dernièrement à la tribune de la Chambre. Prix : 4 francs le cent, port en plus. Poids du cent : 3 kil. 500. Adresser les demandes et les avis de déclarations de *candidature pour la forme* au secrétaire G. Dubois-Desaulle, 65, avenue Ledru-Rollin, Paris (XIIe).

*
* *

Chambre Syndicale des Ouvriers Electriciens et parties similaires, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau. — Réunion le samedi 5 avril 1902, au siège social.

Ordre du jour : Fondation d'une Coopérative de production.

*
* *

L'Enseignement mutuel, 41, rue de la Chapelle :

Mercredi, 9 avril. — Daniel Halévy : Histoire de la troisième République : II. La Commune.

Samedi 12 avril. — Jacques Dumesnil, de l'Union des Etudiants républicains : Du rôle des religions dans l'évolution de l'humanité.

Lundi 14 avril. — Discussion ouverte sur les questions d'actualité.

*
* *

Les camarades libertaires des XIe et XIIe, résolus à commencer l'agitation, convient tous les antiparlementaires à assister à la réunion du groupe, qui aura lieu vendredi 4, à 8 h. 1/2, salle Monglon, 124, boulevard Voltaire.

*
* *

Le Père Peinard, au Populo. — A l'occasion de la période électorale qui va s'ouvrir, le *Père Peinard*

publie l'affiche illustrée du *Candidat promettant la lune*, du format de 75 × 56.

Elle sera expédiée franco, à raison de 4 francs le cent. Adresser les demandes au *Père Peinard*, 15, rue Véron, Paris (XVIIIe).

*
* *

Des camarades viennent de constituer un nouveau groupe : *La Jeunesse libertaire du VIe*.

Siège social : Salle Mouton, 7, quai de Conti.

Réunions tous les samedis à 9 heures.

Les camarades font appel à tous et à toutes. La nécessité d'un groupe anarchiste au Quartier Latin ne manquera pas d'entraîner de nombreuses adhésions. S'adresser au camarade Luc.

*
* *

Avignon. — Les camarades sont priés de bien vouloir se rendre samedi soir, 5 avril, au Café de la Paix (ancien Bar du Palais), place de l'Horloge, au sujet de la campagne abstentionniste.

*
* *

Les camarades d'Epinal nous signalent l'arrestation de quatre camarades, arrêtés pour avoir démoli un saint dans une niche du lavoir municipal. L'un d'eux est père de huit enfants, dans la plus noire misère. Ceux qui peuvent leur venir en aide, sont priés d'adresser les fonds au camarade Loquier, 9, rue Auber, à Epinal (Vosges).

*
* *

Aux travailleurs du monde entier, salut!

Famille, religion, Etat, trépied qui supporte l'universelle mascarade appelée société, n'étant que fausseté, mensonge et injustice, quelle noblesse, quelle vérité et quelle justice peut-on trouver dans ce qui en dérive, dans l'inhumain fatras des lois? Nous commençons à nous en rendre compte. Et voici que les uns veulent maintenir le présent état de choses avec les privilèges qui y sont attachés, et que les autres veulent faire de la justice une réalité vivante. D'un côté, on a comme armes offensives la force brutale, la science sophistiquée, le capital avec les privilèges qui sont ses attributs actuels, et comme armes défensives les lois, l'ignorance du prolétariat qui, lui, n'a d'autre arme offensive ni défensive que le travail.

Mais la force, ce sont les masses qui la possèdent, la science, sans le concours des travailleurs, resterait purement théorique, et si le capital existe, ce sont encore les travailleurs qui l'ont créé.

Les lois faites sans notre concours et sans notre assentiment n'ont pas droit à notre respect. Elles sont un contrat social; il doit résulter de l'accord de tous les intéressés.

Si donc c'est nous qui possédons toute force, et si nous refusons de nous prêter à la farce qui se joue sous le nom de légalité, que reste-t-il à nos ennemis? L'ignorance qui pèse sur nous.

Devons-nous compter sur eux pour en dissiper les ténèbres? Mais non, puisque tandis que le fanatisme religieux disparaît, on tente d'y substituer le fanatisme politique.

Notre émancipation doit être notre œuvre propre. La résistance est l'unique moyen de le réaliser.

Salut à tous les camarades.

A vous et à la R. S. pour l'avènement de l'anarchie, rédemptrice de l'humanité.

Ramon Pitchot.
Prison de Barcelone, 24 mars 1902.

*
* *

L'Emancipation de Vincennes, 3, rue de l'Eglise, à Vincennes :

Samedi 5 avril. — M. Victor Charbonnel, homme de lettres : Clémence Royer; la femme et l'œuvre.

Mercredi 9. — M. Feugereux, instituteur : Après l'école.

Samedi 12. — M. Dubois-Desaulle : Les corps disciplinaires.

*
* *

Lille. — Samedi 6 avril, réunion de tous les camarades à 8 heures, rue de Poie, 3.

*
* *

Amiens. — Les camarades du groupe de propagande par la parole et les écrits sont priés de se réunir le dimanche 6 avril, à 5 heures précises du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

Sujet : Organisation d'une deuxième soirée au profit du journal local en formation.

*
* *

Un de nos camarades pourrait-il nous procurer le n° 9 de la 6e année, 4 mars 1877, du *Bulletin de la Fédération jurassienne*, pour compléter notre collection ? Par contre, nous avons quelques numéros en double que nous pourrions échanger.

*
* *

Un de nos camarades demande à se procurer :

Le Libertaire, 1re série (1898) : nos 128, 155, 157, 165.

Le Père Peinard, 1re année (mai 1899) : n° 129 (plusieurs exemplaires).

VARIA

Je reçois le premier numéro de l'*Action révolutionnaire*, 156, rue Paul Bert, à Lyon.

Dans son programme, la rédaction, sans employer le mot, se déclare anarchiste, et promet de faire la guerre au parlementarisme.

Bonne chance et bienvenue à ce camarade de lutte.

Je ne ferai qu'une petite réserve: parmi les collaborateurs dont elle dit s'être assuré la collaboration, l'*Action* met mon nom.

Tout mon temps étant pris aux *Temps Nouveaux*, je ne puis promettre aucune collaboration à qui que ce soit. Si les camarades prennent dans ce que j'écris, je ne demande pas mieux. Mais ma collaboration ne va pas plus loin.

J. G.

Même observation pour *Le Juvénal* qui vient de paraître au Locle (Suisse).

PROPAGANDE ANTIÉLECTORALE

Nous tenons à la disposition des camarades, au prix de 10 francs le mille, *La Grève des électeurs*, de Mirbeau. Le cent, 1 fr. 60, par colis en gare.

En même temps que *La Grève des électeurs*, deux petites brochures se recommandent particulièrement pour être distribuées pendant la campagne électorale : *Anarchie*, par André Girard, et *Aux anarchistes qui s'ignorent*, de Charles Albert.

Ces deux brochures peuvent être envoyées à raison de 2 fr. 50 le cent, port compris; chaque cent suivant, 2 fr.

POUR L'ÉDITION

Nous n'avons pas encore eu le temps de prendre remboursement sur ceux des souscripteurs qui n'ont pas encore opéré de versement; nous ne pourrons le faire que dans une quinzaine, après notre déménagement.

D'ici là, nous les prions instamment de bien vouloir envoyer eux-mêmes. Et surtout, ceux qui ne sont pas en mesure, de nous avertir afin de nous éviter des frais inutiles.

Prière également de faire savoir si on désire recevoir en feuilles ou en volume.

J. G.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

Circulation des étoiles autour de leur axe de figure, par A. Duponchel; broch., 1 fr. 50, chez l'auteur, 272, av. Daumesnil.

Quelques pages d'histoire syndicale belge, par L. Varlez; *Musée Social*, A. Rousseau, éditeur, 14, rue Soufflot.

Estadica de los ferrocariles, tome IX, année 1900, Buenos-Ayres.

Le Centenaire de V. H. à l'U. P. de Constantine.

A lire :

La notion du parfait dans l'enseignement, par Roorda van Eysinga; *Revue Blanche*, 1er avril.

VIENT DE PARAITRE

Le 1er fascicule des chansons qui contient : *Le Père Peinard*; *J'ai soupé de la politique*, avec la musique; *En Anarchie*, de S. Faure, et *Quand viendra-t-elle;* de E. Pottier. L'exemplaire, 0 fr. 10; le cent., 4 fr. 50 franco.

PETITE CORRESPONDANCE

G. V., rue Ob. — Le journal nous revenait avec la mention « inconnu ». Nous envoyons au nouveau nom.

S. M., à Poitiers. — On fait de la propagande, c'est pour qu'elle germe. Mais ce n'est que le temps qui peut indiquer les résultats.

E., à Servian. — Ça ne vaut pas la peine de relever

V. — Pour insérer un compte rendu de salon, il nous le faut plus étudié.

Antiparlementaires des XIe et XIIe. — Votre convocation est arrivée trop tard à l'imprimerie la semaine dernière.

V. D. B. — Votre fiche n'avait rien de noté. Je m'empresse de vous envoyer ce qui est paru.

Nettlau. — J'ai le n° 129 à vous expédier. Où?

G. H., à Tully. — Je ne connais pas de quotidien un peu propre. Les nos en question, 0 fr. 10 l'ex.

Reçu pour la liberté d'opinion (détenus) : M. L., 1 fr. — G. H., à Tully, 0 fr. 50. — P. G., à Senones, 0 fr. 50. — A. G., 1 fr. — Cateau, après banquet de vendredi saint, 6 fr. 40. — D., rue C.. 0 fr. 55. — Un Charolais, 0 fr. 50. — F., 2 fr. — En tout : 12 fr. 45. — Listes précédentes : 124 fr. 80. — En caisse : 137 fr. 25.

Nous faisons parvenir, cette semaine, 100 fr. aux amis de *Tierra y Libertad* de Madrid, pour venir en aide aux prisonniers de Barcelone et à leurs familles.

Reçu pour le journal : A. G., 9 fr. — Doux père et Doux fils, 2 fr. — A. G., 1 fr. — A. G., Mansourah, 0 fr. 50. — Anonyme, 15 fr. — Un Charolais, 0 fr. 50. F., 5 fr. — Un camarade de Lyon, 1 fr. — Merci à tous.

S., à Etampes. — B. G., à Saint-Nicolas d'Aliermont. — B., à Pramauson. — G. A., à Teboursout. — C., à Plougar. — D., et M., à Buenos-Ayres. — M. D., à Buzeu. — T., à Toulouse. — E., à Cabasse. — L., à Rouen. — G., à Rochefort. — C., à Garches. — Bibliothèque du XVe. — A., à Alais. — C., à Bruges. — J. H., à Rotterdam. — E. W., à Milan. — E. M., rue M. — G., à Lyon. — A. B., à Le Cateau. — R., à Nimes. — S., à Lardières. — F., rue des V... — E., à Tours. — V. P., à Evreux. — S. P., à La Rochelle. — P., à La Chaux-de-Fonds. — R. B., à Pondérano. — C. J., à Charolles. — G., à Vienne. — B., à New-York — P., à Marseille. — D. F., à Marseille. — A., à Montpellier. — A. B., à Jonzac. — L., à Orléans. — K., à Troyes. — C. M., rue C... — Reçu timbres et mandats.

Le Gérant : J. Grave.

PARIS. — IMP. CH. BLOT, RUE BLEUE, 7.